Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 135 (2009)
Heft: 18: Enseignements vernaculaires

Artikel: Des ressources en présence
Autor: Décosterd, Jean-Gilles
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-99775

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 29.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

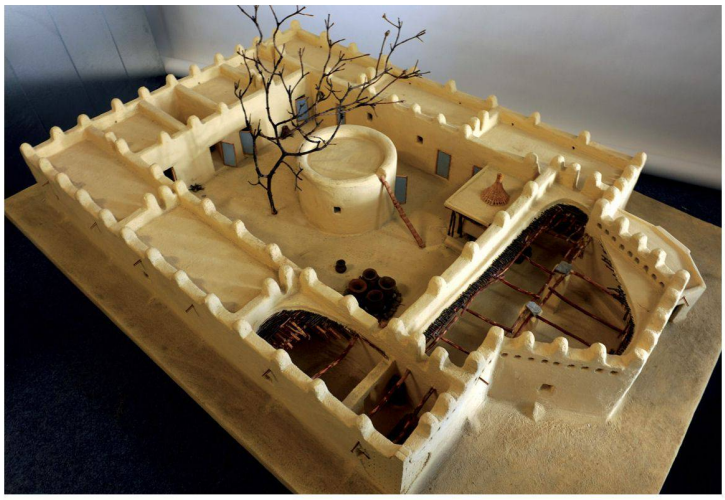
Jean-Gilles Decosterd

Des **ressources** en présence

ARCHITECTURE

Boisbuchet n'est pas Las Vegas, les canards s'y apprêtent d'une sauce aux airelles et les hangars servent à ranger les machines agricoles. Pour autant, « Learning from Vernacular »[1], au delà de la simple exposition du fond de documentation vernaculaire de l'Ecole polytechnique fédéfale de Lausanne, partage avec la tentative américaine des années 70 une série d'ambitions prospectives. En revenir aux faits, apprendre de la réalité, échapper aux à priori formels, inverser le rapport entre théorie et réel et explorer les marges académiques de l'architecture, en un mot : développer une méthode de recherche pragmatique pour l'architecture et la ville à partir des modèles éprouvés de l'architecture vernaculaire.

Partageant avec la post-modernité historique une attitude où la curiosité et l'émerveillement auraient leur place, l'esprit fureteur de Pierre Frey active un bénéfice d'inventaire critique qu'il s'agit ici de mettre à jour. Une citation de Ivan Illich (voir encadré) accueille les visiteurs de l'exposition et nous ramène sur terre : Boisbuchet est à mille lieux de Las Vegas.



1

Si la référence ironique vaut pour la méthode prospective, la grille de lecture optimiste du monde pop des années 70 a fait une place aux intranquillités contemporaines. Ecologiques, énergétiques, climatiques, démographiques, elles questionnent notre être au monde et notre manière de l'habiter aujourd'hui.

Les trente-cinq ans qui nous séparent des enseignements de Las Vegas ont mis à mal l'évidence d'une culture consumériste et gentiment ludique qui prévalait alors. Les fleurs artificielles du désert de Mojave et le vernaculaire commercial prôné par Venturi, Scott Brown et Izenour, dopés par la surpuissance de l'« entertainment » sont peut-être insensibles au climat ; les hommes et leur écosystème n'ont pas cette chance.

Pour les architectes, l'heure n'est peut-être plus à décorer les hangars. L'ont-ils compris ? C'est tout le mal que Pierre Frey semble leur souhaiter.

Les enseignements du vernaculaire

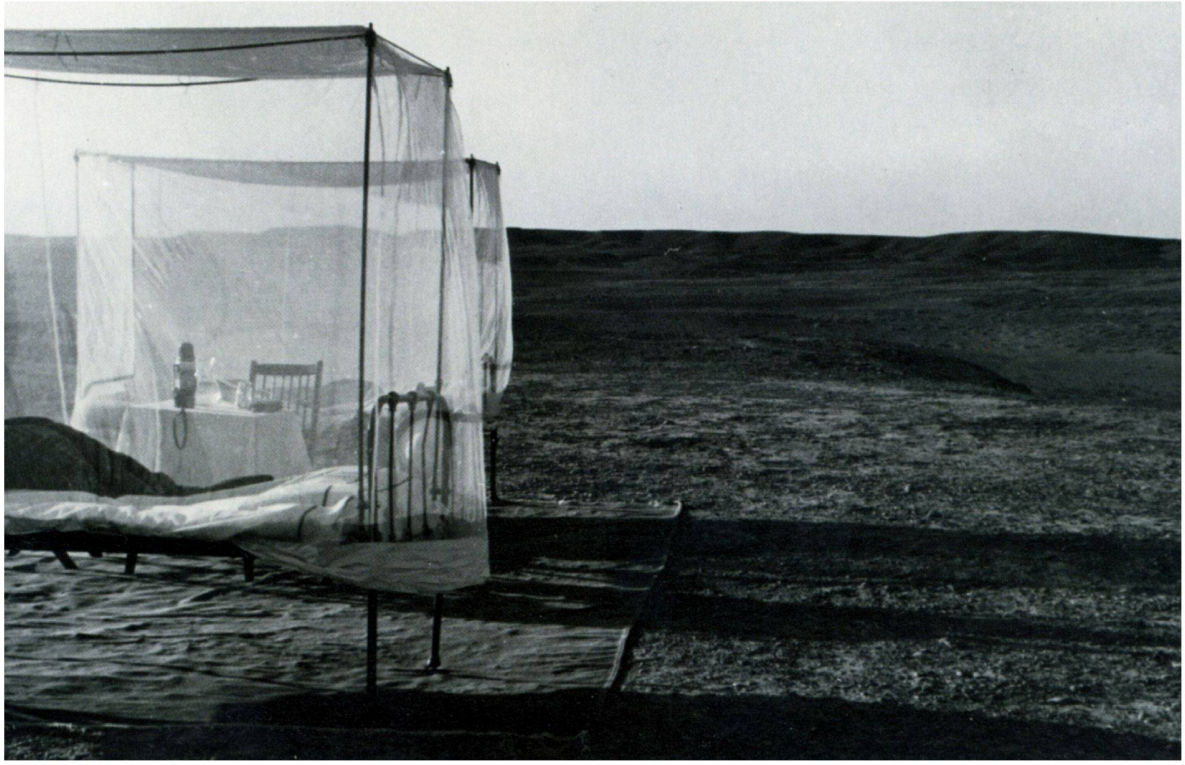
Accueillis, donc, par l'extrait d'un discours de Ivan Illich prononcé en 1984 devant le Royal Institute of British Architects, les visiteurs de l'exposition « Learning from Vernacular » sont d'entrée invités à s'interroger : ces catégories entièrement distinctes sont-elles absolument disjointes, ou des passerelles critiques peuvent-elles les faire communiquer ? Et pour quel bénéfice ?

L'architecture vernaculaire a la douceur des origines : régulièrement, on la redécouvre, au même titre que la cabane primitive, en auberge espagnole de l'architecture ; une source figurée à laquelle il est tentant de vouloir s'alimenter. Ce réflexe récurant, on le trouve aussi bien chez l'abbé

[1] « Learning from Vernacular » est une exposition conçue à l'invitation d'Alexander von Vegesack, directeur du Vitra Design Museum et du Centre international de recherche et d'éducation culturelle et agricole (CIRECA), par le Prof. Pierre Frey, EPFL-ENAC, en collaboration avec Franco La Cecla, anthropologue et architecte, hôte académique EPFL-ENAC 2009, et Deidi von Schaewen, photographe et cinéaste. Elle est présentée au Domaine de Boisbuchet (F) jusqu'au 4 octobre 2009.

Fig. 1 : Maquette de la case du chef Lobi, Gaoua, Burkina Faso

Fig. 2 : Campement d'un soir, Afghanistan, 1937, Ella Maillart (Document Musée de l'Elysée, Lausanne)



2

« VOLER » LE MÉTIER, APPRENDRE SUR LE TAS

« Créer des habitations n'est pas le propre de l'architecte. Non seulement parce qu'il s'agit d'un art à la portée de tout le monde, qui se propage par vagues échappant à son contrôle, non seulement parce qu'il est d'une délicate complexité, au-delà de l'horizon des biologistes et des analystes de systèmes. Créer des habitations est hors de portée des architectes parce qu'il n'existe pas deux communautés qui habitent pareillement. Les coutumes et l'habitation signifient presque la même chose. Chaque architecture vernaculaire est un langage unique. Il s'agit de l'art de vivre dans sa totalité, art d'aimer, de rêver, de souffrir, de mourir, qui rend unique chaque mode de vie.
C'est pourquoi cet art est trop complexe pour être enseigné par des méthodes inspirées de Comenius ou de Pestalozzi, par des maîtres d'école ou par la télévision. C'est un art qui ne peut être que volé, appris sur le tas. Chacun devient un maître bâtisseur vernaculaire en grandissant d'une initiation à l'autre, en devenant une habitante, un habitant. Par conséquent, l'espace cartésien, tridimensionnel, homogène que les architectes conçoivent et l'espace vernaculaire que l'usage fait exister, sont des catégories entièrement distinctes. »

IVAN ILLICH, *Dans le miroir du passé. Conférences et discours 1978-1990*, Descartes & Cie, Paris, 1994

Laugier pour défendre les ordres en architecture que chez Le Corbusier pour asseoir le pragmatisme de la modernité, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Ses résonances les plus argumentées sont à mettre au crédit de Kenneth Frampton et de sa définition, dans les années 1980, d'un régionaliste critique qui a ouvert une porte littéralement post-moderne à l'architecture, c'est-à-dire pour sa part fréquentable, une porte de sortie à la tendance unificatrice et globalisante du projet moderne dans ses visées abstraites.

Si les notions de site, de tradition locale et d'inscription matérielle de l'architecture dans un contexte ont repris à ce moment une pertinence et une présence dans les questions d'architecture, c'était pour les mettre au service d'une dimension phénoménologique, d'expérimentation incarnée et non plus abstraite de l'espace, et du territoire dans sa matérialité.

Fig. 3 et 4 : Maquette d'une habitation communautaire, Kaluli, Papouasie-Nouvelle-Guinée

Fig. 5 : Maquette d'un « trullo » près de Sovero, Italie

Fig. 6 : Maquette d'une habitation Leh, Ladakh, Inde

3

4

Ce travail a été fait historiquement avec les bénéfices que l'on sait pour une architecture qui redécouvre sa matérialité et son inscription locale. Chez nous, l'architecture, de Zurich à Bâle en passant par les Grisons, en a fait son fonds de commerce avec une belle efficacité et un talent certain.

Ces démarches diverses appuyées sur des modèles qui les légitimaient ont cru y puiser les arguments de leur grammaire architecturale : elles se sont souvent limitées à des reprises stylistiques oscillant entre citation et parodie. Si les enseignements vernaculaires doivent intéresser l'architecture contemporaine, c'est évidemment pour le processus d'intégration à un contexte donné, plus que pour ses résultats formels.

Les stratégies éprouvées de l'architecture vernaculaire, autrement consistantes, ne sauraient se laisser réduire à une forme pittoresque. Le vernaculaire, s'il offre assurément des matériaux inattendus, des assemblages sublimes ou des inscriptions paysagères délicates, met surtout en évidence un protocole architectural fondé simultanément dans une culture et dans un territoire.

Ce refus de dissocier les différents champs de l'architecture, c'est le refus de sa technicité et de son atomisation. Il n'est pas propre au vernaculaire, mais il se vérifie régulièrement dans cette architecture des ressources en présence qui ne saurait être plus actuelle.

5

6

Fig. 7 : Maquette d'une case mousgoum, Cameroun
Fig. 8 : Maquette d'une « tata » (case), Tamberma, Warengo

Apprendre des cultures vernaculaires

La mise en question du rôle et du statut de l'architecte est sans doute le premier des enseignements de cette architecture d'avant la spécialisation des connaissances, où l'objet construit ne se laisse pas séparer d'un « être au monde » singulier de celui qui l'habite, fondé dans une collectivité et référé à un lieu. Pour une architecture qui se voudrait contextualisée, les pratiques sociales en sont la matière première, les fondations. L'étymologie du mot vernaculaire, pour sa racine indo-germanique et pré-romaine, ne dit rien d'autre que cette notion d'« enracinement », de « gîte ».

Les trente-deux projets présentés dans l'exposition font cette démonstration d'autant de paysages culturels mis en espaces, indissociables des pratiques sociales qu'elles abritent et de celles prévalant à leur élaboration. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'introduction d'Ivan Illich, non pas comme l'opposition inutile du « avec ou sans architecte », évidemment caduque dans des temps ou des cultures qui ignorent simplement ce statut professionnel, mais bien comme l'invitation faite aux architectes à se reconnaître comme dépositaire d'un savoir ancien et construit dans le temps. Qu'il soit fils de modernité ou de vernaculaire, celui qui s'empare des questions de l'espace et de sa construction est passeur d'architecture. De ce point de vue, insistant sur le lien fondateur qui lie habitude et habitat, l'architecture vernaculaire nous enseigne que l'art d'habiter est une activité qui dépasse la seule portée de l'architecte, sa simple capacité à inventer *ex nihilo* ou sa seule fantaisie.

Si ceci vaut pour la prestation spécifique de « celui qui pense l'espace », quel que soit le nom qu'on lui donne, cette attitude vaut également pour la place qu'il occupe dans le protocole de construction. Architecte dans notre culture, il n'est pas omnipotent, ni seul, ni même central dans ce processus. Hors du microcosme architectural occidental, c'est-à-dire pour les trois-quarts de l'humanité mal logée, la capacité d'autoconstruction qui est à l'œuvre dans l'architecture vernaculaire est réponse pragmatique à une problématique contemporaine et urgente. Sous nos latitudes, elle concerne une minorité qui réfléchit à une « autre manière d'habiter », plus économe et moins passive, sûrement plus impliquée écologiquement que la majorité. Ailleurs et pour le plus grand nombre, il en va de la satisfaction des besoins élémentaires et de la survie que les gouvernements n'auront ni le temps ni les moyens d'assurer.

Il s'agit dès lors de réfléchir aux moyens matériels et législatifs pour mettre en place des protocoles qui autorisent l'autoconstruction. L'architecture vernaculaire sera alors un champ d'expérimentation aussi riche que l'est la forêt amazonienne en plantes médicinales. Même si Illich nous assure que « comme les forêts, la mémoire se meurt », il n'y a pas de fatalité dans l'érosion des savoirs.

Si cette réflexion peut s'élaborer, c'est de ce côté-ci de la planète, avec des moyens d'étude et de planification qui font défaut ailleurs. En échange, nous gagnerions à réapprendre des savoir-faire oubliés en l'espace d'une génération, des techniques constructives simples et qui ont disparu de nos latitudes. Un simple fait devrait nous faire réfléchir à la fragilité des savoirs traditionnels. En France, avant la deuxième guerre mondiale, le pisé représentait le premier matériau de construction à l'échelle nationale ; aujourd'hui, la maîtrise de sa mise en œuvre a pratiquement disparue.

Si « Learning from Vernacular » questionne notre courte mémoire, elle interroge aussi notre courte vue. Les questions majeures adressées à l'architecture aujourd'hui relèvent de la

7

8

Fig. 9 : Habitation du chef, Bawomataluo, Ile de Nias, Indonésie

(Sauf mention, toutes les images illustrant cet article ont été prises par Deidi von Schaewen.)

9

densification du territoire bâti, de l'économie de la construction, de la facture énergétique ; en un mot de la finitude des ressources. Cette problématique n'est pas le lot des plus démunis, elle concerne désormais tous les habitants et toutes les cultures de notre planète. Les architectures vernaculaires ont su, à leur manière, répondre à cette réalité que notre modernité n'a fait que mettre entre parenthèses, par un simple élargissement des marchés. S'il fallait un exemple de cette culture de l'abondance aujourd'hui anachronique, l'eau la résume parfaitement. La victoire des marchands de tuyaux sur celle des transporteurs d'excréments, d'abord à Londres au tournant du XIXe siècle puis hors d'Europe, exportée en tant que progrès social par les missionnaires coloniaux, nous place aujourd'hui paradoxalement en situation de sous-développement mondial dans la gestion d'un bien devenu rare. Pour mémoire, le Yémen a conservé dans son habitat traditionnel une économie exemplaire de l'eau, de sa récolte à l'invention des toilettes sèches.

On le pressent, les réponses de l'architecture vernaculaire à des problématiques contemporaines sont nombreuses, diverses et d'une grande clairvoyance. Pour autant, son exemplarité est ailleurs : il faut la voir dans son refus de dissocier les enjeux propres à l'architecture, tout comme dans sa capacité de réunir, tissés dans la trame d'un projet singulier, l'ensemble des ressources en présence. Il s'agit d'une architecture du disponible qui fédère des pratiques sociales, des procédures constructives et des ressources matérielles, climatiques et énergétiques.

Cette exigence pour l'architecture, commune à toutes les cultures et valable hier comme demain, tient dans l'affirmation de l'architecture comme une science holistique et c'est la grande leçon du vernaculaire ; la seule manière d'habiter la Terre dans sa globalité.

Jean-Gilles Décosterd, arch. EPFL/FAS, prof. ESAR
Av. des Acacias 7, CH – 1006 Lausanne